



De la morale chrétienne au traité de chasse

Les nombreux ouvrages médiévaux consacrés aux animaux dérivent du *Physiologus*. Ce texte grec du II^e siècle, associant des citations de la Bible à des descriptions d'animaux, a créé une typologie chrétienne à partir de la juxtaposition d'une image zoologique et d'un emblème christique.

Les bestiaires ont pour tout objectif l'édification du chrétien. Ils sont destinés à servir de support à la prédication et permettent d'interpréter les représentations sculptées de l'art roman. Repris en quelque sorte dans des compilations encyclopédiques, les bestiaires vont s'enrichir de l'apport de naturalistes comme Aristote redécouvert au XIII^e siècle, mais conserveront une tonalité très religieuse. La traduction en français élargira leur diffusion à l'aristocratie laïque.

Un autre type d'ouvrages met en scène des animaux, mais pour projeter sur eux les qualités et les défauts des hommes et élaborer une critique de la société et du pouvoir, en énonçant ou en sous-entendant une morale. Ce sont les fables et les satires, de tradition ancienne ; ainsi le *Roman de Renart* ou le *Roman de Fauvel*.

La littérature sur les animaux prend un tournant au XIV^e siècle avec l'apparition des livres de chasse, qui répondent à la curiosité de l'homme pour les bêtes qu'il chasse. Les descriptions alimentées par l'observation et l'expérience sont précises et réalistes, et des conseils techniques sont prodigués.

Enfin, les calendriers des livres de prières, essentiellement XV^e-début XVI^e siècle, sont remplis d'animaux de la vie quotidienne rurale, illustrant les travaux des mois à la campagne.

Gaston Phébus
Livre de la chasse
Avignon, fin du XIV^e siècle
BNF, Manuscrits,
français 619, f. 15 v^o

Dans son traité sur la chasse, Gaston Phébus consacre un long chapitre aux ours, très abondants dans les Pyrénées à cette époque.

Ici commence le livre que l'on nomme Bestiaire ainsi appelé parce qu'il traite des natures des bêtes. Or, l'ensemble des créatures que Dieu plaça sur terre, Dieu les créa pour l'homme, et afin que celui-ci prenne chez elles des exemples de croyance religieuse et de foi.

Pierre de Beauvais, *Bestiaire* (dans *Bestiaires du Moyen Âge, mis en français moderne et présentés par Gabriel Bianciotto*)

Du bestiaire à l'encyclopédie

Animal imaginé, animal réel

Un bestiaire est un recueil consacré à la description et à l'interprétation allégorique d'animaux réels ou imaginaires. Par extension, on appelle aussi « bestiaire » la partie zoologique des encyclopédies latines et françaises. Le premier bestiaire connu est le *Physiologus*, anonyme, écrit en grec, au II^e siècle. C'est la source principale des bestiaires médiévaux. Le *Physiologus* serait né à Alexandrie, carrefour des traditions grecque et orientale, qui se retrouvent mêlées dans le texte. Il est constitué de commentaires sur les animaux, plantes et pierres qui servent de support à l'énoncé de préceptes moraux, selon un déroulement qui sera repris dans les bestiaires médiévaux : description – anthropomorphique plutôt que réaliste – de la « nature » d'un animal (particularités physiques et comportementales), suivie de son explication symbolique chrétienne tirée de la Bible, aboutissant à une leçon. Le but poursuivi n'est pas la vérité scientifique, mais l'édification populaire. La première traduction latine date sans doute du IV^e siècle : Ambroise en cite des passages dans son *Hexaméron*. Le *Physiologus* connaîtra le succès durant tout le haut Moyen Âge à travers diverses versions latines qui le modifient et l'enrichissent au cours des siècles en puisant dans l'Antiquité et aux sources naturalistes, dans l'*Histoire naturelle* de Plin l'Ancien (77), les *Merveilles de la nature*



de Solin (milieu du III^e siècle) et les *Étymologies* d'Isidore de Séville (vers 636), encyclopédie elle-même inspirée de Plin. Aristote, dont on redécouvre au XIII^e siècle les traités sur les animaux sera également souvent cité. Les monastères anglo-saxons produisent très tôt des bestiaires ; de superbes manuscrits sont réalisés pour les aristocrates dans le nord-est de l'Angleterre à partir de 1180, puis des adaptations en anglo-normand et en français apparaissent dans le nord de la France et en Normandie. Philippe de Thaon, clerc vivant en Angleterre, écrit la première version française du *Physiologus* latin, composée en vers, entre 1121 et 1135. Au siècle suivant (vers 1206), Pierre de Beauvais donne une version française en prose – la plus proche de l'original latin – et expose d'emblée les motifs de l'ouvrage : « Ici commence le livre que l'on nomme *Bestiaire*, ainsi appelé parce qu'il traite des natures des bêtes. Or l'ensemble des créatures que Dieu plaça sur terre, Dieu les créa pour l'homme, et afin que celui-ci prenne chez elles des exemples de croyance religieuse et de foi. [...] Ce qui est dit ici doit servir en premier lieu à la compréhension des Écritures saintes. » Vers 1210, Guillaume le Clerc de Normandie produit un bestiaire divin en vers, dont l'objectif est aussi clairement

annoncé : « Car en ce livre nous apprend / Natures des bêtes et mœurs, [...] où l'on pourra exemple prendre / De bien faire et de bien comprendre. » Son œuvre reprend le *Physiologus*, mais en l'enrichissant et en utilisant parfois des références profanes. Il s'adresse à un public de laïcs. Il existe aussi à cette époque des volucraires, faisant partie des bestiaires ou œuvres à part entière. Sortes de catalogues sur les oiseaux, ils sont constitués de descriptions de leurs mœurs, assorties de commentaires moralisateurs et religieux. Ainsi le *De avibus* d'Hugues de Fouillois. Ce prieur de l'abbaye de Saint-Laurent-au-Bois, près d'Amiens, écrit son *Livre des oiseaux* pour l'instruction des moines de son abbaye, au milieu du XII^e siècle. Au cours du XIII^e siècle apparaissent des ouvrages de compilation encyclopédique, qui se réfèrent à Aristote, dont l'œuvre zoologique est traduite en latin par l'intermédiaire d'adaptations arabes. Ainsi le *De natura rerum* (*Livre des natures des choses*) de Thomas de Cantimpré (vers 1230-1240), dont six chapitres inventorient plus de quatre cents espèces d'animaux, classées par ordre alphabétique (ce qui n'était pas l'habitude des bestiaires). Le franciscain Barthélemy l'Anglais rédige, entre 1230 et 1240, une « somme générale contenant toutes choses et toutes matières », le *De Proprietatibus rerum* (*Livre des propriétés des choses*), destinée aux prédicateurs. Les



Physiologus
Angleterre, 3e quart du XIII^e siècle
BNF, Manuscripts, latin 3630, f. 83 v°



Hugues de Fouillois
De avibus
France, 3^e quart du XII^e siècle
BNF, Manuscripts, latin 2495, f. 1 v°-2

La colombe, symbole de pureté, représente la vie contemplative du moine. Elle est entourée d'un diagramme de citations bibliques.

animaux sont représentés par trente-cinq espèces d'oiseaux et quatre-vingt-quinze espèces de quadrupèdes. Véritable « leçon de choses » en dix-neuf livres, cet inventaire de la nature, enrichi de thèmes de sermons rubriqués en marge, est une source inépuisable pour l'explication allégorique et moralisée de l'Écriture. Charles V le fit traduire en français par son chapelain Jean Corbechon (1372), ce qui en augmenta la diffusion chez les laïcs. Cette œuvre de vulgarisation du savoir obtint un très grand succès dans toute l'Europe, en latin et en langue vernaculaire, jusqu'au XVI^e siècle.



Le *Speculum majus* (*Grand Miroir*) du dominicain Vincent de Beauvais, proche de Louis IX, commanditaire de cette œuvre dévolue à l'instruction des clercs, est une compilation de milliers de citations d'auteurs anciens, patristiques et médiévaux. L'une des trois parties, le *Speculum naturale* (*Miroir de la nature*), traite « selon l'ordre de la Sainte Écriture en premier lieu du Créateur, puis des créatures » et répertorie les animaux. Contrairement à ses contemporains, le *Speculum majus* ignore l'enseignement d'Aristote.

Cependant, la compilation encyclopédique laïcise les textes. Le *Livre du Trésor*, du Florentin Brunetto Latini (1266), est une des premières encyclopédies écrites en français destinées aux laïcs. Elle s'inspire des bestiaires, mais l'on y trouve aussi des conseils pratiques pour l'élevage de certains animaux.

Vers 1245 apparaît un bestiaire d'un genre un peu particulier, le *Bestiaire d'Amours*, de Richard de Fournival : au lieu d'être utilisées dans une démonstration moralisatrice, les propriétés des animaux sont comparées à des comportements amoureux ; la symbolique animale est mise au service d'une rhétorique courtoise, illustrant les étapes de la conquête d'une dame. Le discours chrétien laisse la place à une conception plus profane du monde. À la fin du XIII^e siècle, le *De animalibus* (*Traité des animaux*) d'Albert le Grand marque la fin du bestiaire comme genre littéraire. Continuateur de l'œuvre d'Aristote, Albert le Grand compare, observe et pratique même quelques dissections. Il critique les fables des bestiaires et a une approche plus « scientifique » de la nature. Mais les mythes perdureront encore longtemps dans certaines histoires naturelles de la Renaissance.



Barthélemy l'Anglais
Livre des propriétés des choses
Paris, fin XIV^e-début XV^e siècle
BNF, Manuscrits, français 216, f. 289

La panthère couronnée régnant au milieu des bêtes sauvages, exotiques ou familières, rappelle la tradition du *Physiologus* : par le doux parfum de son haleine, la panthère attire près d'elle tous les animaux, sauf le dragon qui la craint ; ainsi le Christ attire les fidèles par sa divine parole.



Richard de Fournival
Bestiaire d'Amours
Fin XIII^e-début XIV^e siècle
BNF, Manuscrits, français 1951, f. 16 v^o

Vers 1245 apparaît un bestiaire d'un genre un peu particulier, le *Bestiaire d'Amours*, de Richard de Fournival : au lieu d'être utilisées dans une démonstration moralisatrice, les propriétés des animaux sont comparées à des comportements amoureux ; la symbolique animale est mise au service d'une rhétorique courtoise, illustrant les étapes de la conquête d'une dame. Le discours chrétien laisse la place à une conception plus profane du monde. À la fin du XIII^e siècle, le *De animalibus* (*Traité des animaux*) d'Albert le Grand marque la fin du bestiaire comme genre littéraire. Continuateur de l'œuvre d'Aristote, Albert le Grand compare, observe et pratique même quelques dissections. Il critique les fables des bestiaires et a une approche plus « scientifique » de la nature. Mais les mythes perdureront encore longtemps dans certaines histoires naturelles de la Renaissance.

Fables et satires

L'animal miroir de l'homme

Dans les bestiaires, les mœurs des animaux renvoient à l'Écriture ; les fables utilisent l'animal comme miroir de l'homme, le mettent en scène dans des histoires qui reflètent la société de manière critique et satirique, et en tirent une morale.

Selon la tradition, le créateur du genre serait un esclave grec, Ésope (vi^e siècle avant J.-C.). Il est imité, au I^{er} siècle, par le poète latin Phèdre et au iv^e siècle par Avianus. Vers 1180, Marie de France donne le premier recueil en français, tiré des fables latines, en y ajoutant environ trente-cinq de son invention. Après elle, sont produits nombre d'« ysopets » et « avionnets », adaptations populaires françaises d'après Ésope et Avianus.

On retrouve une trentaine de fables dans le *Miroir historial*, une des trois parties du *Grand Miroir* de Vincent de Beauvais traduit en français par Jean de Vignay en 1332. Certaines, comme « Le corbeau et le renard », sont diffusées par le *Roman de Renart*, ensemble de textes composés entre 1170 et 1250, inspirés de fables antiques, récits folkloriques et textes latins tel l'*Ysengrinus* du moine Nivard (1148). Cette véritable épopée animale, parodiant les chansons de geste, raconte les aventures d'un goupil (à l'époque, nom commun du renard) appelé Renart (nom propre qui deviendra nom commun, témoignant du succès de l'œuvre). L'animal rusé passe son temps à imaginer des

tours pour trouver sa nourriture et à chercher querelle aux bêtes de la ferme et de la forêt : le coq Chanteclerc, le corbeau Tiécelin, le chat sauvage Tibert, l'ours Brun... et surtout le loup Ysengrin qu'il ridiculise. Si la partie la plus ancienne adopte l'ironie d'un conte animalier comique, les branches plus récentes ont une tonalité complètement anthropomorphique : la société animale est structurée et fonctionne comme la société médiévale, avec son roi (Noble, le lion) et sa reine (Fière, la lionne), les barons, les courtisans, le connétable Ysengrin, les seigneurs qui s'affrontent et les vassaux qui subissent. Noble est un roi idéal, juste, indulgent et recherchant la paix : ainsi il pardonne à Renart de l'avoir fait passer pour mort à la guerre et d'avoir pris sa place auprès de la reine. Renart est le symbole du mensonge et de la trahison, l'incarnation du diable. Cette image du goupil est reprise dans certains bestiaires comme celui de Guillaume le Clerc qui fait référence à l'œuvre.

Parmi les variantes du *Roman de Renart*, certaines sont plus violemment satiriques : *Renart le Bestourné*, de Rutebeuf, est une critique des ordres religieux (vers 1260), *Renart le Nouvel* (1284), de Jacquemart Gielée, triomphe par la ruse, semblable au diable qui séduit les hommes, et dans *Renart le Contrefait* (vers 1342), un clerc de Troyes dénonce les vices de son temps.

Le *Roman de Fauvel* met en scène cette fois un animal domestique, un âne ou un cheval, qui réunit en lui les pires défauts. Son nom est l'acronyme de six de ses vices : Flatterie, Avarice, Vilenie, Variété (inconstance), Envie, Lâcheté. Fauvel a acquis le pouvoir par la fourberie et tous, du prince au simple vilain, s'affairent autour de lui pour le « torchier » (l'étriller, le flatter) et obtenir ses faveurs. Il fait tout à l'envers : châtie les innocents et récompense les hypocrites. Rédigé entre 1310 et 1314 par Gervais du Bus, chapelain d'Enguerrand de Marigny, ministre du roi Philippe IV le Bel, cette œuvre est une critique politique d'une rare virulence qui vise le roi et son conseiller, et dénonce l'abus de pouvoir et la corruption de la cour. Le *Roman de Fauvel* est surtout connu par une version (vers 1316-1320) qui est un remaniement du texte original, auquel ont été ajoutés près de trois mille vers et cent cinquante insertions lyriques. Cette version serait l'œuvre de clercs de la chancellerie royale. La tradition qui consiste à s'abriter derrière des animaux pour faire passer une critique du pouvoir et de la société ou énoncer une morale est bien antérieure au Moyen Âge. Elle se poursuit avec La Fontaine – dans son introduction aux *Fables*, il se réclame d'Ésope –, et on la retrouve aujourd'hui dans les contes pour enfants.



Fables d'Ésope, insérées dans le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais
Paris, 1370-1380
BNF, Manuscrits, NAF 15939, f. 84 v^o (détail)

Illustration de la fable « Le loup et le chien » : le loup demande au chien pourquoi il est si gras, le chien répond qu'il garde la maison de son maître ; le loup voit alors le collier au cou du chien...

Gervais du Bus
Roman de Fauvel
Paris, vers 1315-1320
BNF, Manuscrits, français 146, f. 2
Fauvel est flatté par toutes sortes de gens : un roi, un évêque, un cardinal, des nobles, des vilains...



Jacquemart Gielée
Renart le Nouvel
BNF, Manuscrits, français
25566, f. 163 v^o (détail)

Renart, à genoux, demande pardon au roi Noble, sur son trône, à Hardi le léopard et à Ysengrin le loup.



Les livres de chasse

L'animal gibier

Les ouvrages sur la chasse célèbrent cet exercice chevaleresque qui donne l'occasion à l'homme de se mesurer à l'animal. Le plus ancien traité connu en Occident date du IV^e siècle avant J.-C. : l'*Art de la chasse*, de Xénophon, qui voit la chasse comme un entraînement à la guerre, car elle requiert toutes les qualités indispensables à un bon guerrier. Au Moyen Âge, la chasse (chasse à courre et chasse au vol) est réservée aux nobles. Elle exige de gros moyens financiers. Nombreuses sont les illustrations représentant un seigneur sur son cheval, faucon au poing ou poursuivant un cerf cerné par ses chiens, ou bien une dame attrapant un lapin au furet. À l'époque médiévale, cette activité a une dimension chrétienne. Elle est le symbole du combat mené par les forces du mal contre l'âme du croyant, et l'animal sacrifié rappelle le juste persécuté. Le *Livre du roi Modus et de la reine Ratio*, d'Henri de Ferrières (vers 1374), est un traité de vénerie et de fauconnerie où le roi Modus expose des techniques de chasse, tandis que la reine Ratio moralise sur les mœurs des bêtes poursuivies. Le cerf est une image messianique : il est toujours représenté avec des bois de dix andouillers figurant les dix commandements et opposé au sanglier qui possède dix « propriétés » diaboliques. Henri de Ferrières déclare préférer la chasse au cerf, et, pour Gaston Phébus, elle est la plus noble. La chasse au sanglier, très prisée et valorisée durant le haut Moyen Âge, est dépréciée en France et en Angleterre à partir du XII^e siècle et le cerf devient le gibier royal par excellence.

Dans son *Livre de la chasse* (1389), le comte de Foix Gaston Phébus décrit, à la manière d'un naturaliste, les bêtes sauvages (cerf, daim, chevreuil, lièvre, ours, renard, loup, blaireau...) et leurs mœurs, en dehors de toute considération morale, en s'appuyant sur des compilations livresques, mais aussi sur sa propre expérience et ses observations. Il examine les différentes races de chiens, comment les dresser et les soigner. Il explique comment reconnaître les traces du passage du gibier et développe les différents types

de chasse, sauf la chasse aux oiseaux. Le traité de vénerie de Gaston Phébus obtint un grand succès auprès des aristocrates et fut copié maintes fois et richement illustré. On en connaît actuellement quarante-quatre copies manuscrites.

L'art de la chasse au vol a été abordé spécifiquement et l'ouvrage le plus célèbre, le *De arte venandi cum avibus*, a été écrit en latin, en 1245, par l'empereur d'Allemagne Frédéric II de Hohenstaufen pour son fils Manfred. Y sont décrites les diverses espèces de faucon utilisées et leurs cibles, ainsi que

le détail du long dressage qui doit les amener à manger sur le poing de l'homme et à s'envoler à la poursuite de leurs proies. Traduit en dialecte lorrain vers 1310, ce traité fit longtemps autorité. Si les scènes de chasse sont tellement présentes dans les livres et si les traités ont la faveur d'un public lettré, c'est bien parce que cette activité occupe une place importante dans la vie de l'homme médiéval, avec ses valeurs moralisantes, ses symboles et ses codes : chasse à l'aide de pièges pour les paysans, chasse à courre et au vol pour les nobles, chasse au cerf pour les princes.



Heures de Marguerite d'Orléans

Vers 1430

BNF, Manuscrits, latin 1156B, f. 163

Représentation d'une scène de chasse dans les marges d'un livre d'heures : le cerf représente le Christ et la voie du salut.



Gaston Phébus

Le Livre de la chasse

Paris, vers 1408-1410

BNF, Manuscrits, français 616, f. 118 (détail)

Chasse aux lièvres : il faut marcher à leur rencontre dans les sillons des blés où ils se cachent.



Frédéric de Hohenstaufen

Traité de fauconnerie

Vers 1305-1310

BNF, Manuscrits, français 12400, f. 152 (détail)

Dressage des faucons : le fauconnier habitue le faucon à venir se poser sur son poing ganté.

Calendriers et livres d'heures

L'animal au quotidien

Les livres d'heures, destinés aux laïcs, contiennent des prières pour chaque moment de la journée et un calendrier où sont indiquées les fêtes religieuses. Chaque mois est illustré par un signe du zodiaque et la peinture d'une scène de la vie à la campagne où l'animal est très présent. Huit des douze signes du zodiaque sont figurés par des animaux familiers ou mythiques (le capricorne, le sagittaire). Les illustrations des tâches agricoles informent sur le quotidien des paysans et sur la place qu'y prend l'animal. Ainsi, en février, on pêche au filet; en mars, ce sont les labours, en juin la tonte des moutons; juillet : moissons; octobre : vendanges; en novembre, c'est la glandée : les porcs vont manger les glands que le paysan fait

tomber des chênes avec sa gaulle; en novembre ou décembre, on tue le cochon, qui constituait la nourriture de base au Moyen Âge. On retrouve ce type de calendrier dans un ouvrage rédigé en latin, vers 1305, par un juriste bolognais, Pietro de Crescenzi (Pierre de Crescens dans la traduction française) : le *Ruralium commodorum opus*. Ce traité d'agronomie, très célèbre au XIV^e siècle, fut traduit en plusieurs langues. Le roi Charles V en fit effectuer une version française en 1373 : *Rustican ou Livre des proffiz champestres et ruralux*. Divisé en douze livres traitant des différents secteurs de l'agriculture, il expose la conduite d'un domaine modèle au XIV^e siècle. Les animaux familiers sont très présents

également dans les traités d'hygiène ou de médecine. Le *Tacuinum Sanitatis* (XI^e siècle) du médecin arabe Ibn Butlân (Albucassis), traduit en latin, inventorie les végétaux et les animaux nécessaires à l'alimentation de l'homme. Il s'agit ici d'enseigner comment bien utiliser les viandes et les produits laitiers pour se nourrir de façon équilibrée, selon l'âge, l'activité, le tempérament ou les maladies, en fonction du temps et du lieu. Pendant longtemps, la tradition des calendriers illustrés des travaux agricoles s'est transmise à travers les almanachs vendus dans les campagnes par les colporteurs.



Heures de Charles d'Angoulême

Tours, vers 1482-1485

BNF, Manuscrits, latin 1173, f. 6

En novembre, sous le signe du sagittaire (miniature dans la marge de droite), le paysan égorge le cochon et sa femme recueille le sang dans une poêle.



Pierre de Crescens

Rustican ou Livre des proffiz champestres et ruralux

Flandre, vers 1470

BNF, Arsenal, ms. 5064, f. 209 v°

Derrière une palissade, qui sépare la cité du monde agricole, un fermier mène un troupeau de chevaux et de bœufs. Au loin, un berger et son chien gardent des moutons.